

Un mal de chien

L'écrivain

C'était venu d'un coup.

La fatigue, l'aspiration profonde au repos des neurones, au calme plat, à la surface étale qui succéderait au gros bouillon de sorcière qu'était son cerveau.

Une aspiration à être stupide, idiot, simplet et à cultiver avec amour des patates sans penser à rien.

Un besoin d'avoir des problèmes d'homme, une vie d'homme. À ras de terre, avec ses limites enfin acceptées.

Une envie de s'inquiéter plus de la consistance de ses selles que de la qualité de ses cogitations.

Une soif d'oublier le shaker des gamberges sur les raisons d'être soi, sur les raisons d'être des choses, sur le doute profond de l'Être du monde.

Pourquoi, nom de dieu, lui avait-on fait, enfant, tout ce cinéma à base d'absolu, de divin et d'au-delà?

Avec tant de mensonges et d'incohérences qu'il avait été bien obligé, pour y réfléchir, de mettre en route la machine infernale du mental. Celle-là même qui avait provoqué la vaine surchauffe de ses lobes frontaux.

C'était devenu une compulsion. Un mélange de plaisir, d'agacement et de souffrance. On aurait dit qu'il ne se sentait bien que quand il jouait avec des concepts comme un gosse joue avec des Lego.

Finalement, ça s'était mis à tant peser, que penser encore un rien, même s'interroger avec curiosité sur ce que pouvait bien être le ressenti d'une mouche, le mettait dans un incroyable état d'énervement, de saturation, d'exaspération, d'envie

de tout envoyer promener, d'être simplement son chien.

Justement ! Il venait de le perdre, ce compagnon ! Ç'avait été un drame ! Il en souffrait beaucoup, encore maintenant. Il avait tant appris de l'observation quotidienne de son alter ego poilu !

En plus de la vigilance et de l'amour qu'il ressentait dans son regard, il avait observé son extraordinaire sens de l'opportunité, cette façon de "faire avec", quoi qu'il arrive, pour en tirer le meilleur ou le moins pire ; cette acceptation totale, brute, sans dentelles ni discours, de la réalité présente, même de l'instant de la mort. Il se disait que ce qu'il avait lu des sages, qu'ils soient chrétiens, hindouistes, taoïstes, zen ou soufis, n'était en rien différent de ce que Max avait pratiqué tout naturellement toute sa vie, sans même imaginer qu'on puisse être configuré autrement.

À quoi bon alors cette fameuse conscience, particularité du cerveau humain censée faire de

nous le top de l'évolution, si la sagesse c'était justement de la faire taire ?

Voilà qu'il recommençait !

Pour faire le vide, il s'étira, les chiens aussi font ça.

Il sortit dans le soleil. Il faisait frais. Pas froid mais frais. Il y avait un peu de vent. Il aimait ça. On était en juillet. Il essayait d'écouter l'air sur sa peau. De laisser rentrer en lui par le regard le balancement des branches du sorbier. De sentir que, contre toute apparence, il en était de ce monde-là. Ça le sortait du jeu des concepts. Ça l'emmenait presque au Nirvana.

Et c'est à ce moment-là que, bordel, le téléphone se mit à sonner !

Quand Albert était en congé, comme maintenant, ce truc infernal ne sonnait jamais que pour des emmerdements.

Il décrocha à regret.

C'était Michel.

Un pote à lui qui se justifiait d'exister par une immersion totale dans l'action sociale.

Il savait déjà la suite.

Encore un malade qui ne pouvait pas attendre, qui ne pouvait se déplacer et qui, bien sûr n'avait pas de quoi payer la visite.

Or, il avait l'empathie jaillissante et la culpabilité facile.

Il grogna donc un peu, rappela qu'il était en vacances, mais ne dit pas non.

C'est juste qu'il fut estomaqué d'entendre :

-- Je dois te dire... Ne t'étonne pas mais c'est un cas... c'est important que tu te fasses passer pour un vétérinaire. Je t'expliquerai. Passe me prendre.

Il était habitué à ce que les protégés de Michel soient parfois déconcertants. Il lui fit confiance.

Ce n'était pas tout près. La route s'éternisait et Michel, qui savait être intarissable, eut tout le temps de le mettre longuement au parfum, entreprenant de lui raconter la vie chaotique de son patient.

Né quelque part entre Istamboul et Zagreb, orphelin on ne savait pas très bien suite à quel drame, élevé en Grèce par une famille de pêcheurs, pas scolarisé, légionnaire déserteur puis marin au long cours. Un épisode de prison aussi pour fabrication de fausse monnaie.

Mais il y avait des trous dans la biographie. Par exemple Michel ignorait à la suite de quelle péripétie ce personnage picaresque s'était échoué ici et ce qui lui avait permis de s'établir dans un chalet de bûcherons, au beau milieu de la forêt de Saint-Hubert.

Justement, d'ornières en coupe-feu on arrivait. Il fallait vraiment connaître l'endroit ! De loin, pour autant que la végétation permît d'y voir quelque chose, la baraque sombre au toit couvert de mousse eût pu passer pour un simple renflement du sol.

Par contre, si l'on ne pouvait la voir, on pouvait l'entendre. Le bruit du moteur du 4X4 fut soudain couvert par une vague d'abolements alarmés, issus, à n'en pas douter, de toute une meute.

Michel dit :

-- Klaxonne !

Albert le fit en arrêtant la machine à vingt mètres de l'autre.

Les abolements cessèrent illico. La porte en vieux chêne s'entrouvrit et un énorme danois noir se précipita à leur rencontre, les babines retroussées.

Il s'arrêta net à deux mètres, huma, reconnut Michel, fit volte-face et, avec un dandinement élégant, les précéda.

Albert en avait vu d'autres mais tout de même... le comité d'accueil, le lieu...

La porte grinça en s'ouvrant. Encore ébloui par la lumière du dehors, il ne vit d'abord qu'un terrier de coton noir.

Par contre un remugle offensait vivement ses narines. Ça puait la suie et, très fort, le chien. Ça prenait à la gorge.

Comme ses yeux s'accoutumaient, il s'aperçut que le sol était couvert de clébards : un ou deux chasseurs, trois bergers, quatre ou cinq bâtards. Au fond il distinguait un lit et une forme humaine. La meute jappait.

Un aboiement grave et impératif tonna et le silence se fit. Il fallut pourtant déranger, pour accéder au fond de la pièce, plusieurs chiens qui ne se bougèrent que de mauvaise grâce.

Il y avait là, dans la pénombre, un solide gaillard répandu sur une couche hétéroclite. La barbe lui mangeait le visage et, vu le manque de clarté, on distinguait mal ses traits. Un bras noueux sillonné de veines apparentes pendait presque par terre. Il regardait fixement devant lui.

Albert risqua :

-- Monsieur...

Le visage se tourna brutalement vers lui et, les yeux dans les yeux, fit :

-- Wouf !

Un aboiement bref qui fit lever la tête à tous les clébardes comme si c'était une alerte.

Michel lui chuchota dans l'oreille :

-- Je te l'avais bien dit !

Il était complètement désarçonné, l'Albert !

Heureusement, des années de pratique lui avaient donné des réflexes programmés. Il avait été médecin du monde et avait fait son job dans les endroits et les circonstances les plus invraisemblables. Dès qu'un imprévu, un stress, se présentait, il se mettait à l'abri de l'émotion derrière le geste professionnel.

Il commença donc par prendre le pouls.

Prudemment d'abord. Mais comme le curieux bonhomme se laissait faire, il poussa plus loin ses investigations. Il sortit son stéthoscope et lui

auscultait les bronches, le cœur, la carotide. Il prit sa tension.

Le patient ne bronchait pas, il paraissait très mal en point.

Albert mesura la température sous l'aisselle. Il n'aurait pas osé se risquer à la prendre par voie rectale.

Il se releva avec une grimace et se tourna vers Michel :

-- C'est pas bon.

L'homme avait une forte fièvre.

Il passa à l'examen visuel. Le visage était livide, du nez s'écoulait abondamment une vilaine morve, les yeux étaient larmoyants. Les doigts tremblaient.

Il dit encore :

-- Mais enfin ! Cela ne se peut !

Néanmoins il griffonna une ordonnance, la tendit à Michel et, visiblement perturbé, se fraya un chemin vers la porte.

Dans son dos le malade gémissait doucement.

Dehors il eut une sorte de frisson et marcha vers la voiture en grommelant :

-- Incroyable ! C'est incroyable !

Devant les yeux interrogateurs de Michel il émit plus clairement :

-- Il a la maladie de Carré !!! Il faut l'isoler surtout ! Le sortir de là ! Ça empêchera la contagion aux autres chiens. Le virus meurt très vite à l'air libre ! Mais lui, il ne s'en tirera pas. Encore que... ce n'est pas un vrai chien !

Il ne se rendait même pas compte qu'il venait de dire : “aux autres chiens”.

-- Je t'avais prévenu, lui dit Michel, comme pour s'excuser, tandis que le véhicule cahotait sur le chemin du retour.

-- ...

-- Je passe à la pharmacie et j'y retourne. Tu m'accompagnes toujours ?

Albert était blanc comme un linge, les lèvres pincées, un pli profond entre les yeux. Il n'avait pas envie de parler, ça l'empêchait de réfléchir et... il réfléchissait, nom de dieu ! À toute allure !

Il grattait les recoins de sa mémoire. Il avait hâte de se retrouver chez lui et de plonger dans ses livres de médecine. À sa connaissance, aucun humain n'avait au grand jamais été contaminé par le virus de la maladie de Carré.

Il grommela :

-- Non ! Plus tard !

Il passa une mauvaise nuit, entrecoupée de fréquents réveils ponctués de sauts de carpe sous sa couette ; une de ces nuits fébriles où l'on se réveille avec l'impression fautive de n'avoir fait que somnoler.

Pourtant le matin le trouva dispos.

À côté de l'accoudoir de son fauteuil, sur le guéridon, un thé blanc aux effluves entêtants fumait dans son zhong, juste à côté de la pile de livres qu'il s'était préparée. Il empoigna un énorme

bouquin dont la couverture était déjà tout un programme : “Thérianthropie. Mythe ou réalité”. Il le feuilleta puis, très vite, le referma. Ce n’était pas ce qu’il cherchait. Deux ou trois opuscules subirent le même sort. Jusqu’à celui tout en bas de la pile qui s’intitulait : “Lycanthropie clinique”. Cela lui parut plus judicieux.

Il se plongea dans la lecture. Cette fois c’était bien de la psychiatrie, pas de la mythologie. L’auteur décrivait des cas de personnes qui s’étaient prises pour des loups. C’était en général lié à de la schizophrénie.

Il s’agissait de loups et pas de chiens mais, après tout, c’était la même famille.

Ce qui était de toute façon d’une évidence incontournable, c’est qu’aucune de ces descriptions ne faisait état de ce qu’un de ces hallucinés ait franchi la barrière biologique au point d’attraper une maladie exclusivement canine !

Il n’était pas plus avancé.

Le téléphone sonna.
C'était encore Michel.

-- Je n'y pige rien. On dirait qu'il nous a compris quand on a parlé d'isolement ! Je suis allé jusque-là ce matin. Quand je suis entré, la couche était vide, les chiens très calmes. J'ai entendu aboyer dehors, je suis allé voir... Il s'était de lui-même installé dans la vieille citerne qui traîne sur le terrain. Il a l'air de s'y trouver bien et... il me semble en effet aller très bien ! Est-ce dieu possible !?

La maladie de Carré, d'habitude ne pardonne pas. Il est vrai qu'elle ne s'en prend pas non plus aux humains. S'était-il gouré dans son diagnostic ? Pourtant tous les signes cliniques étaient bien là. Il était profondément troublé.

Dès qu'il eut raccroché, il composa nerveusement le numéro du vieux psychiatre spécialisé en psychosomatique chez qui il envoyait les malades qui semblaient échapper à sa science et à qui il avait fini par dire, comme le font tous les médecins

pour ne pas avouer leur impuissance : “c’est psychologique”.

Il lui expliqua le cas, lui avoua sans honte sa perplexité et eut à subir un cours interminable d’où il ressortait cependant que si, évidemment, il était impossible à un schizophrène d’attraper une maladie exclusivement animale, il n’était pas impossible que, passagèrement, par une sorte d’autosuggestion, il en présente les symptômes sans que quelque virus que ce soit ne se balade dans ses cellules.

Voilà qui le rassurait mais qui heurtait un peu son esprit scientifique qui fonctionnait comme un classeur. Ces trucs flous et fous, ça le déstabilisait un peu.

Néanmoins, son serment d’Hippocrate le titillant, Il décida de retourner derechef voir ce qu’il en était du malade miraculé.

Comme Michel l’avait dit, il le trouva en pleine forme et allongé nonchalamment dans sa citerne. Il

se pencha vers lui pour l'ausculter mais le bonhomme eut un geste brusque de la tête, grogna, fit claquer ses dents.

Albert eut un mouvement de recul.

En grondant mais avec une souplesse inattendue, l'étrange personnage sortit alors à quatre pattes de son antre, troussa la tunique dont il était vêtu et, quasi sur les pieds de son visiteur, se mit tranquillement à déféquer. Il tendait le cou en avant en regardant dans le vide, comme l'aurait fait un vrai clébard.

Quand il en eut fini, il s'approcha encore plus d'Albert et, arborant une superbe érection, tenta de la frotter sur le pantalon du susdit qui eut juste le temps de bondir en arrière.

C'en était trop, il hurla:

--- Suffit ! Couché nom de dieu !

L'homme-chien s'arrêta net et, avec une lueur d'adoration dans les yeux s'accroupit puis plaça

ses mains à hauteur de ses épaules, poignets fléchis, comme s'il faisait le beau.

Il haleta.

Et puis, soudain, il partit d'un tonitruant éclat de rire... parfaitement humain.

Il le coupa net, planta avec autorité ses yeux dans ceux d'Albert qui eux s'arrondissaient de perplexité et articula nettement quoiqu'avec un léger accent slave :

-- Tu ne chies pas, toi ?

-- Tu ne bandes pas ?

Il s'était approché presque à toucher le visage de son interlocuteur qui s'arquait pourtant en arrière du plus qu'il pouvait. Il lui saisit la cravate et se mit à tirer dessus par saccades :

-- Et ça ? C'est ton collier ? Ou bien ça pend pour faire croire à ta grosse bite de dominant ? C'est pourtant pas avec ce truc que tu baises, hein !

Puis aussi soudainement, il tourna le dos et réintégra sa citerne.

Surmontant sa surprise, Albert essaya d'entamer le dialogue mais l'autre ne répondait plus que par de petits grognements canins. Soit il se foutait de lui, soit, comme le neuro-psy l'avait expliqué, ce genre de délire pouvait à l'occasion s'entrecouper de brefs éclairs de lucidité.

Le médecin en lui opta évidemment pour la seconde solution.

Il avait un autre souci. Les "autres" clébardes étaient sortis et lui rodaient dans les jambes. Visiblement, ils réclamaient de quoi bouffer. Il adorait les chiens. Il n'oubliait pas à quel point ces poilus pouvaient être de grands maîtres de sagesse. La patience sans agressivité avec laquelle ils attendaient leur pitance était déjà une leçon. Même le grand danois noir venait frotter sa tête sur sa cuisse. Il les rassura comme il put, leur promettant bien de leur apporter le lendemain de quoi faire une orgie et s'en alla.

Mais, à peine rentré chez lui, il se sentit mal.

Il devait bien se l'avouer, lorsque l'énergumène l'avait empoigné, il avait eu peur. La peur noue et dénoue les tripes. Il dut se précipiter et se laisser aller avec soulagement sur le siège des toilettes. Ce que faisant il fut tout surpris de prendre conscience qu'en effet, il déféquait. Tout comme l'énergumène, tout comme Max, tout comme tout le règne animal.

Bien sûr, il faisait ça au quotidien sans y attacher d'importance, mais, tout à coup, il percevait que l'endroit discret, le rituel, le papier de toilette, toute cette mise en scène n'était là que pour atténuer le côté indéniablement bestial de l'acte. Il y avait, pour masquer ce côté organique, toute une culture de la défécation qui lui permettait de faire la différence, de se démarquer, de se sentir un "humain" ! Rien à voir avec l'impudeur, la brutale et sauvage évidence du caca canidé auquel il venait d'assister.

Il leva les yeux sur le miroir adhérent à la porte, juste en face de lui.

Il se vit, le froc sur les talons, les mollets à l'air, une grimace de soulagement sur la face. Ce n'était pas glorieux et les effluves que la merveilleuse

invention du water-closet n'arrivaient pas entièrement à masquer achevaient de lui faire prendre conscience de sa misérable condition naturelle.

Il se leva, hésita une fraction de seconde à se torcher puis, entravé aux chevilles par son falzar, s'approcha du miroir et regarda sa cravate.

Cela ne lui était jamais venu à l'esprit mais c'était vrai que ce truc était parfaitement superfétatoire, incongru et un peu ridicule. De là à en faire un substitut phallique...

Ça lui revenait maintenant : Desmond Morris, "Le singe nu", "La clé des gestes"... Il avait lu tout ça. Mais il s'en était amusé comme d'une aimable fantaisie.

C'était pourtant vrai que la cravate faisait partie de l'uniforme d'une certaine classe sociale, dominante, justement !

Il s'éveilla le lendemain bien décidé à d'abord nourrir la meute, patient compris. Mais que faire ensuite ? La première solution qui lui venait à l'esprit était d'appeler la police et de faire

colloquer le pauvre type mais il n'avait pas trop confiance dans la capacité des pandores à traiter cette affaire délicate avec le tact et la diplomatie qu'elle exigeait. Après tout, son homme-chien ne faisait de tort à personne. Son unique sortie verbale avait même été d'une lucidité si aiguë qu'elle n'est l'apanage que des fous... ou des surdoués.

Et puis, Hippocrate, toujours lui, lui filait des scrupules, et aussi la curiosité scientifique prenait le pas sur la nécessité de remettre les choses dans l'ordre social.

Il revint donc à la cabane de la forêt, muni de plusieurs sacs de croquettes, de quelques bouts de viande cuite et de victuailles diverses récupérées dans les surplus du resto du coin.

Il répandit le tout au milieu de la petite clairière et se recula un peu pour observer le repas des fauves.

Il nota que :

- Paradoxalement, le gaillard, malgré sa conviction d'être un quadrupède, se déplaçait toujours sur deux pattes. Il mangeait avec ses

doigts mais il mâchait, il n'engouffrait pas la nourriture comme les chiens.

- Les chiens le reconnaissaient comme dominant, ils avaient attendu qu'il ait fini de s'alimenter avant de se ruer eux-mêmes avec moult grognements sur la nourriture.
- À la fin, l'homme-chien rota, ce que ne firent pas les animaux.
- Tous burent longuement au bassin qu'il avait rempli d'eau mais l'homme-chien but dans sa main.

Quand tout ce petit monde, repu, se coucha pour la sieste, il alla vers le bipède qui s'était allongé dans sa citerne et posait sur lui des yeux confiants et satisfaits. Approchant la main avec d'infinies précautions, il lui caressa la tête.

Il n'y eut pas la moindre réaction.

Il s'efforça de se remémorer tous les trucs et ficelles qu'il avait utilisés avec Max. Il s'écarta un peu et appela en tapant les mains sur ses cuisses.

L'autre ne bougea toujours pas, il le regardait avec un demi-sourire tout en se grattant frénétiquement derrière l'oreille.

Albert durcit sa voix et appela :

-- Au pied !

L'homme-chien se redressa, planta son regard dans le sien et articula nettement :

-- Nom d'un chien, tu te prends pour qui, toi le costumé ? Je vais éclairer ta lanterne ! Je cherche un homme et sur quoi je tombe ? Sur un singe nu qui prétend maîtriser la nature, qui fait tout pour oublier qu'il en est un bout ! Tu te veux animal supérieur mais tu pues sous les bras, tu essaies d'attirer les femelles avec de l'eau de toilette mais tu te laves le gland. Tu épouses légal pour pas avoir à affronter les autres mâles et tu emballes ta femelle dans du blanc pour faire oublier les humeurs du coït, tu bouffes avec des outils moins efficaces que tes mains, tu te caches pour chier, pour péter, pour qu'on voie pas tes poils et tu t'habilles même pas confortable, tu marches même

pas sur tes pieds, tu les enfermes... Et tout le reste est à l'avenant. C'est qui le fou, hein, le déguisé ?

Il avait débité ça d'une traite, dans une sorte de précipitation revendicative. Et Albert, encore une fois pris à contre-pied et stupéfait du changement soudain opéré par son malade, ne savait quoi répondre.

Après tout, vu du point de vue de Sirius, il avait fichtrement raison ! Le comportement humain, la "civilisation" pouvait vraiment passer pour un ensemble de rites ridicules.

Comme l'exercice de son art lui avait appris à retomber très vite sur ses pattes. Il lâcha :

-- Un chien ne parle pas !

Son interlocuteur lui tourna grossièrement le dos et répondit aussi sec :

-- Je ne suis pas un chien.

-- Ah ? Pourtant, tout à l'heure...

-- Pauvre con ! As-tu un chien ?

-- J'ai eu. Il est mort, il s'appelait Max.

-- Et il ne t'a pas appris à vivre ? À être ce que la nature t'a fait ?... Tu vois, je ne suis pas cinglé. Je ne me suis jamais pris pour un chien, ni pour qui que ce soit d'autre. Mais je simule, pour que des cons comme toi comprennent. Je fais comme les autres animaux : moi je fais ce que je pense au lieu de penser ce que je fais ! J'enseigne la philosophie mais par l'exemple, pas avec du blabla !

Fallait-il le croire quand il prétendait simuler ? Albert avait-il été assez idiot pour se laisser mener en bateau ? C'était un bizarre, soit, mais pas un schizo. Il se sentait ridicule. Autant par son col cravate que par son manque de perspicacité.

Et puis, il était plus habitué aux parloties de Michel Onfray qu'à ce genre d'enseignement par l'action et il allait le dire quand il se souvint opportunément que Max avait lui aussi pratiqué ce genre d'enseignement.

Il demanda donc d'une voix avenante :

-- Comment vous appelez-vous ?

Il n'avait pu retenir le vouvoiement.

Un éclair halluciné passa fugitivement dans le regard de l'ex-homme-chien.

Il énonça fièrement :

-- Diogène... de Sinope !... Écarte-toi, tu me caches le soleil !

Albert se détendit.

Non, il ne s'était pas trompé de diagnostic.

|